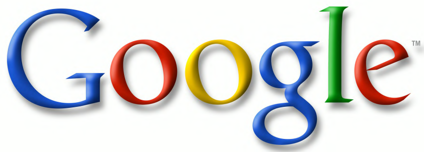





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



RÉIMPRESSION DES ÉDITIONS ORIGINALES

DES PIÈCES DE MOLIÈRE

LE MARIAGE FORCÉ



TIRAGE.

350	exemplaires	sur papier vergé (nos 44 à 393).
20	—	sur papier Whatman (nos 24 à 43).
20	—	sur papier de Chine (nos 4 à 23).
2	—	sur parchemin (nos 2 et 3).
1	—	sur vélin (no 1).

393 exemplaires numérotés.

No 271

MOLIÈRE

LE MARIAGE FORCÉ

Édition originale

RÉIMPRESSION TEXTUELLE PAR LES SOINS

DE

LOUIS LACOUR

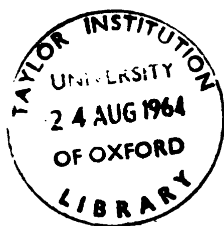


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII





NOTICE

On blâme Louis XIV d'avoir aimé la danse et de s'être donné en spectacle dans les ballets de la cour, sans remarquer que le reproche atteint directement Molière, directeur de ses fêtes et de ses plaisirs. Sous un tel maître, qui ne se serait pris de passion pour le théâtre? Le roi, alors âgé de vingt-six ans, devait être porté plus que personne vers les distractions que la verve comique du poëte lui promettait. Il commanda pour le carnaval de 1664 un spectacle qui rappelât celui des *Fâcheux* et dans lequel il lui fût réservé un rôle.

Auteur privilégié, Molière se tenait prêt à obéir à tous les caprices de son protecteur. La plupart du temps il n'avait qu'à remanier

d'anciens scenarios familiers à sa troupe pour improviser des représentations d'une réussite sûre. Maintes fois, dans des comédies entières ou dans des scènes détachées, nous le verrons redevenir l'auteur d'avant 1658. N'y a-t-il pas beaucoup du comédien nomade dans le Sganarelle du *Mariage forcé?* Les hardiesses du langage et des situations nous ont égayé naguère, aux beaux jours de l'Illustre Théâtre.

A l'état de comédie-ballet, et tel qu'il fut joué pour la première fois dans les salons du Louvre le 29 janvier 1664, le *Mariage forcé* formait trois actes, sans parler des intermèdes, dont Lully avait composé la musique. Molière remplissait le rôle de Sganarelle et le roi celui d'un Égyptien, c'est-à-dire un personnage tout à fait insignifiant. Le 15 février suivant, Molière présenta le nouvel ouvrage à son public ordinaire dans la salle du Palais-Royal. Il avait conservé le ballet avec une partie des « ornements » qui avaient charmé les spectateurs du Louvre. La pièce, montée avec un grand luxe de costumes et accompagnée de la musique, pour l'exécution de laquelle on avait hasardé des frais considérables, fut jouée treize fois de suite, — un vrai succès pour l'époque.

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans plus de détails sur l'historique du *Mariage forcé*,

comédie-ballet. Une pièce nouvelle en fut extraite par Molière et représentée au mois de février 1668. L'auteur avait supprimé les arguments et les entrées et fait quelques changements pour rapprocher les scènes et n'en former qu'un seul acte.

Il serait superflu de rechercher après tant d'autres les passages des conteurs dont Molière s'est inspiré dans le *Mariage forcé*. De telles citations tournent généralement à la gloire de Rabelais, que Molière savait par cœur et qu'il se plaisait à mettre à la scène en toute occasion. Cette fois il se sert de lui pour attaquer de nouveau les pédants et la fausse science. Quels personnages plus rabelaisiens que son Pancrace et ce bon docteur qui comprend si mal les explications les plus simples et si bien les bastonnades! Mais la pièce n'est pas là. Molière la fait rouler tout entière sur son sujet favori : la déraison dans le mariage. Il nous montre encore le bout de l'oreille sous le masque de Sganarelle amoureux hors de saison. Certains traits de son autobiographie l'aident à ridiculiser l'imprudent qui court à sa perte sans avoir réfléchi et ne demande conseil qu'aux indifférents. Lui dont le mariage a fait jaser et rire, comment se tirera-t-il d'une situation si difficile et remplie d'allusions si transparentes? Quel-

ques mots de Dorimène lui suffisent. La coquette vicieuse aura bientôt captivé notre attention. Dans tout le théâtre de Molière on ne retrouve pas une seconde fois la cupidité féminine aussi justement frappée et flétrie.

Lors de la transformation du *Mariage forcé* en comédie, Molière continua de jouer le rôle de Sganarelle. On n'a pas de renseignements certains sur les noms des autres acteurs.

Comme nous l'indiquent les termes du privilége, l'édition originale fut imprimée pendant le cours des représentations, par les soins du libraire Ribou. Des réimpressions elzeviriennes parurent en Hollande en 1674 et 1679.

Nous parlerons une autre fois du *Mariage forcé*, comédie-ballet, dont le livret original est, comme nous l'avons montré, une œuvre complétement différente de la comédie [1].

1. *Le Mariage forcé, ballet du Roy, dansé au Louvre par Sa Majesté...* Paris, Robert Ballard, 1664. Ce livret se compose comme tous ceux du même genre, comme le *Ballet des Incompatibles* écrit et joué par Molière dix ans auparavant, d'arguments et des pièces de vers qui accompagnaient le jeu des danseurs. La partie musicale de l'ouvrage a servi de sujet à l'excellent travail de M. Ludovic Celler, intitulé : MOLIÈRE-LULLY, *Le Mariage forcé, ou le ballet du roi, nouvelle édition publiée d'après le manuscrit de Philidor l'aîné.* Paris, Hachette, 1867, in-18.

On trouve ci-dessous plusieurs variantes empruntées au texte de 1682, à l'exception de celles qui se rapportent à la scène de Sganarelle et du docteur Pancrace. Les comédiens Lagrange et Vinot paraissent avoir voulu indiquer les amplifications que les deux rôles comportaient beaucoup plus que publier le texte précis de Molière. Les développements dans lesquels ils sont entrés sont leur œuvre propre ou celle de leurs camarades. L'édition originale du *Mariage forcé* ne doit en aucune façon les réclamer comme siens.





VARIANTES

— Page 28.

Mon amy, un homme bannissable.

VAR. :

Un ignorant, un ignorantissime.

(1682.)

— P. 32.

Devroient rougir de honte.

VAR. :

Devroient mourir de honte.

(1682.)

— P. 33.

C'est comme il faut parler.

VAR. :

C'est ainsi qu'il faut parler.

(1682.)

— Page 40

Sur une difficulté.

VAR. :

Ah! ah! sur une difficulté.

(1682.)

— P. 43.

Pour expliquer sa pensée.

VAR. :

Pour expliquer ses pensées.

(1682.)

— P. 44.

Il est plus posé et plus raisonnable.

VAR. :

Peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable.

(1682.)



LE

MARIAGE FORCE'

COMEDIE

Par I. B. P. DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image S. Louis.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace et Priuilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye, le 20. jour de Fevrier 1668, Signé, Par le Roy en son Conseil, MARGERET : Il est permis à I. B. P. DE MOLIERE, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, vne Piece de Theatre de sa composition, intitulée, LE MARIAGE FORCÉ, pendant le temps et espace de cinq années entieres et accomplies, à commencer du jour qu'elle sera acheuée d'imprimer : Et defenses sont faites à tous autres Libraires et Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter ladite Piece, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy; à peine aux contreuenans, de trois mille liures d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, et de tous despens, dommages et interests, ainsi que plus au long il est porté par lesdites Lettres de Priuilege.

Et ledit sieur DE MOLIERE a cedé et transporté son droict de Priuilege à IEAN RIBOV, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir, suiuant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Liure de la Communauté, suiuant l'Arrest de la Cour de Parlement.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 9 *Mars* 1668.



PERSONNAGES.

SGANARELLE.

GERONIMO.

DORIMENE, jeune Coquette promise à Sganarelle.

ALCANTOR, Pere de Dorimene.

ALCIDAS, Frere de Dorimene.

LYCASTE, Amant de Dorimene.

DEVX EGYPTIENNES.

PANCRACE, Docteur Aristotelicien.

MARPHVRIVS, Docteur Pyrrhonien.



LE

MARIAGE

FORCE'

COMEDIE.

SCENE I.

SGANARELLE, GERONIMO.

SGANARELLE.

JE suis de retour dans vn moment. Que l'on ait bien soin du Logis; et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte

de l'argent, que l'on me vienne querir viste chez le Seigneur Geronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que ie suis sorty, et que ie ne dois reuenir de toute la journée.

GERONIMO.

Voila vn Ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Geronimo, ie vous trouue à propos; et i'allois chez vous vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaist?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer vne Affaire, que i'ay en teste; et vous prier de m'en dire vostre auis.

GERONIMO.

Tres-volontiers. Ie suis bien aise de cette rencontre; et nous pouuons parler icy en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus, s'il vous plaist. Il s'agit d'vne chose de consequence, que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire, sans le conseil de ses Amis.

GERONIMO.

Ie vous suis obligé, de m'auoir choisy pour cela. Vous n'auez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais auparauant ie vous conjure de ne me point flater du tout; et de me dire nettement vostre pensée.

GERONIMO.

Ie le feray, puis que vous le voulez.

SGANARELLE.

Ie ne vois rien de plus condamnable qu'vn Amy, qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous auez raison.

SGANARELLE.

Et dans ce Siecle, on trouue peu d'Amis sincéres.

GERONIMO.

Cela est vray.

SGANARELLE.

Promettez-moy donc, Seigneur Geronimo, de me parler auec toute sorte de franchise.

GERONIMO.

Ie vous le promets.

SGANARELLE.

Iurez-en vostre foy.

GERONIMO.

Oüy, foy d'Amy. Dites-moi seulement vostre Affaire.

SGANARELLE.

C'est que ie veux sçauoir de vous, si ie feray bien de me marier.

GERONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy-mesme en propre Personne. Quel est vostre avis là-dessus?

GERONIMO.

Ie vous prie auparauant, de me dire vne chose.

SGANARELLE.

Et quoy?

GERONIMO.

Quel âge pouuez-vous bien auoir maintenant?

SGANARELLE.

Moy?

GERONIMO.

Oüy.

SGANARELLE.

Ma foy, ie ne sçay; mais ie me porte bien.

GERONIMO.

Quoy! vous ne sçauez pas, à peu pres, vostre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GERONIMO.

Hé, dites-moy vn peu, s'il vous plaist : Combien auiez-vous d'années, lors que nous fismes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foy, ie n'auois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel temps auez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes en suite?

SGANARELLE.

Cinq ans, et demy.

GERONIMO.

Combien y a-t-il, que vous estes reuenu icy?

SGANARELLE.

Ie reuins en cinquante-six.

GERONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept. Sept ans en Angleterre, font vingt-quatre. Huit dans nostre sejour à Rome, font trente-deux : Et vingt que vous auiez lors que nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que

sur vostre propre confession, vous estes enuiron, à vostre cinquante-deuxiéme, ou cinquante-troisiéme année.

SGANARELLE.

Qui, moy ? Cela ne se peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu, le calcul est juste. Et là-dessus ie vous diray franchement, et en Amy, comme vous m'auez fait promettre de vous parler, que le Mariage n'est gueres vostre fait. C'est vne chose à laquelle il faut que les jeunes Gens pensent bien meurement auant que de la faire : mais les Gens de vostre âge n'y doiuent point penser du tout. Et si l'on dit, que la plus grande de toutes les folies, est celle de se marier, ie ne voy rien de plus mal à propos, que de la faire, cette folie, dans la Saison où nous deuons estre plus sages. Enfin ie vous

en dis nettement ma pensée. Ie ne vous conseille point de songer au Mariage; et ie vous trouuerois le plus ridicule du Monde, si ayant esté libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaisnes.

SGANARELLE.

Et moy, ie vous dis que ie suis resolu de me marier; et que ie ne seray point ridicule en épousant la Fille que ie recherche.

GERONIMO.

Ah! c'est vne autre chose. Vous ne m'auiez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est vne Fille, qui me plaist; et que i'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout vostre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et ie l'ay demandée à son Pere.

GERONIMO.

Vous l'auez demandée?

SGANARELLE.

Oüy, c'est vn Mariage, qui se doit conclure ce soir; et i'ay donné parole.

GERONIMO.

Oh! mariez-vous donc. Ie ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Ie quitterois le dessein que i'ay fait? Vous semble-t-il, Seigneur Geronimo, que ie ne sois plus propre à songer à vne Femme? Ne parlons point de l'âge que ie puis auoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il Homme de trente ans, qui paroisse plus frais, et plus vigoureux que vous me voyez? N'ay-je

pas tous les mouuemens de mon Corps aussi bóns que iamais? Et voit-on que i'aye besoin de Carosse, ou de Chaise pour cheminer? N'ay-je pas encore toutes mes dents les meilleures du Monde? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre Repas par jour? Et peut-on voir vn Estomach qui ait plus de force que le mien? Hem, hem, hem. Eh? qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Vous auez raison : ie m'estois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

I'y ay répugné autrefois : mais i'ay maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joye que i'auray de posseder vne belle Femme, qui me fera mille caresses; qui me dorlotera, et me viendra froter,

lors que je seray las : outre cette joye, dis-je, ie considere, qu'en demeurant comme ie suis, ie laisse périr dans le Monde la Race des Sganarelles; et qu'en me mariant, ie pourray me voir reuiure en d'autres moy-mesmes; que i'auray le plaisir de voir des Creatures, qui seront sorties de moy; de petites Figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau; qui se joüeront continuellement dans la Maison; qui m'appelleront leur Papa, quand ie reuiendrai de la Ville, et me diront de petites folies les plus agreables du Monde. Tenez, il me semble déja que i'y suis, et que i'en vois vne demi-douzaine autour de moy.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agreable que cela; et ie vous conseille de vous

marier le plus viste que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon; vous me le conseillez?

GERONIMO.

Assurément. Vous ne sçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vrayment, ie suis raui que vous me donniez ce conseil en veritable Amy.

GERONIMO.

Hé! quelle est la Personne, s'il vous plaist, auec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE.

Dorimene.

GERONIMO.

Cette jeune Dorimene, si galante, et si bien parée?

SGANARELLE.

Oüy.

GERONIMO.

Fille du Seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Iustement.

GERONIMO.

Et Sœur d'vn certain Alcidas, qui se mesle de porter l'Epée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Bon Party! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ay-je pas raison, d'auoir fait ce chois?

GERONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié ! Dépeschez-vous de l'estre.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye, de me dire cela. Ie vous remercie de vostre conseil; et ie vous invite ce soir à mes Nopces.

GERONIMO.

Ie n'y manqueray pas; et ie veux y aller en Masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Seruiteur.

GERONIMO.

La jeune Dorimene, Fille du Seigneur Alcantor, auec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! ô le beau Mariage! ô le beau Mariage!

SGANARELLE.

Ce Mariage doit estre heureux; car il donne de la joye à tout le Monde; et ie fais rire tous ceux à qui i'en parle. Me voila maintenant le plus content des Hommes.



SCENE II.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE.

ALons, petit Garçon, qu'on tienne bien ma Queuë; et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE.

Voicy ma Maistresse, qui vient. Ah! qu'elle est agreable! quel air!

et quelle taille! Peut-il y auoir vn Homme, qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? Où allez-vous, belle Mignonne, chere Epouse future de vostre Epous futur?

DORIMENE.

Ie vais faire quelques Emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma Belle, c'est maintenant que nous allons estre heureux l'vn, et l'autre. Vous ne serez plus en droict de me rien refuser; et ie pourray faire auec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez estre à moy depuis la teste jusqu'aux piez; et ie seray Maistre de tout: De vos petits yeux éueillez; de vostre petit nez fripon; de vos levres appétissantes; de vos oreilles amoureuses; de vostre petit menton joly; de vos pe-

tits tétons rondelets; de vostre... Enfin toute vostre Personne sera à ma discretion; et je seray à mesme, pour vous caresser, comme ie voudray. N'estes-vous pas bien aise de ce Mariage, mon aimable Pouponne?

DORIMENE.

Tout à fait aise, ie vous jure : car enfin la seuerité de mon Pere m'a tenuë jusques ici dans vne sujettion la plus fâcheuse du Monde. Il y a ie ne sçay combien que i'enrage du peu de liberté, qu'il me donne; et i'ai cent fois souhaité qu'il me mariast, pour sortir promptement de la contrainte, où i'estois auec luy, et me voir en état de faire ce que ie voudray. Dieu mercy, vous estes venu heureusement pour cela, et ie me prepare desormais à me donner du diuertissement, et à reparer comme il faut le temps que i'ay perdu.

Comme vous estes vn fort galant Homme, et que vous sçauez comme il faut viure; ie croy que nous ferons le meilleur menage du Monde ensemble, et que vous ne serez point de ces Maris incommodes, qui veulent que leurs Femmes viuent comme des Loups-garous. Ie vous auouë que ie ne m'accommoderois pas de cela, et que la Solitude me desespere. I'aime le Ieu; les Visites; les Assemblées; les Cadeaux, et les Promenades; en vn mot toutes les choses de plaisir, et vous deuez estre rauy, d'auoir vne Femme de mon humeur. Nous n'aurons iamais aucun démeslé ensemble, et ie ne vous contraindray point dans vos actions; comme i'espere que de vostre costé vous ne me contraindrez point dans les miennes : car pour moy, ie tiens qu'il faut auoir vne complaisance

mutuelle; et qu'on ne se doit point marier, pour se faire enrager l'vn l'autre. Enfin, nous viurons, estant mariez, comme deux Personnes qui sçauent leur monde. Aucun soupçon jalous ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidelité, comme ie seray persuadée de la vostre. Mais qu'auez-vous? ie vous voy tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs, qui me viennent de monter à la teste.

DORIMENE.

C'est vn mal aujourd'huy, qui attaque beaucoup de Gens : mais nostre Mariage vous dissipera tout cela. Adieu, il me tarde déja que ie n'aye des Habits raisonnables, pour quitter viste ces guenilles. Ie m'en vais de ce pas acheuer d'acheter

toutes les choses qu'il me faut; et ie vous enuoyray les Marchands.



SCENE III.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

AH! Seigneur Sganarelle, ie suis rauy de vous trouuer encor icy; et i'ay rencontré vn Orfevre, qui sur le bruit que vous cherchiez quelque beau Diamant en Bague, pour faire vn Present à vostre Epouse, m'a fort prié de vous venir parler pour luy; et de vous dire qu'il en a vn à vendre, le plus parfait du Monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu, cela n'est pas pressé.

GERONIMO.

Comment! que veut dire cela? où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis vn moment, de petits scrupules sur le Mariage. Auant que de passer plus auant, ie voudrois bien agiter à fond cette matiére; et que l'on m'expliquast vn Songe que i'ay fait cette Nuit, et qui vient tout à l'heure de me reuenir dans l'Esprit. Vous sçauez que les Songes sont comme des Miroirs, où l'on découure quelquefois tout ce qui nous doit arriuer. Il me sembloit que i'estois dans un Vaisseau, sur vne Mer bien agitée; et que...

GERONIMO.

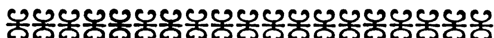
Seigneur Sganarelle, i'ay mainte-

nant quelque petite Affaire, qui m'empesche de vous oüyr. Ie n'entens rien du tout aux Songes; et quand au raisonnement du Mariage, vous auez deux Sçauans; deux Philosophes vos Voisins, qui sont Gens à vous debiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de Sectes diferentes, vous pouuez examiner leurs diuerses opinions là-dessus. Pour moy, ie me contente de ce que ie vous ay dit tantost; et demeure vostre Seruiteur.

SGANARELLE.

Il a raison. Il faut que ie consulte vn peu ces Gens-là sur l'incertitude où ie suis.





SCENE IV.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE.

ALlez, vous estes vn impertinent, mon Amy; un Homme bannissable de la Republique des Lettres.

SGANARELLE.

Ah! bon, en voicy vn fort à propos.

PANCRACE.

Oüy, ie te soûtiendray par viues raisons, que tu es un Ignorant, ignorantissime, ignorantifiant, et ignorantifié par tous les cas, et modes imaginables.

SGANARELLE.

Il a pris querelle contre quelqu'vn. Seigneur...

PANCRACE.

Tu veux te mesler de raisonner, et tu ne sçais pas seulement les Elemens de la Raison.

SGANARELLE.

La colere l'empesche de me voir. Seigneur...,

PANCRACE.

C'est vne Proposition condamnable dans toutes les Terres de la Philosophie.

SGANARELLE.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Ie...

PANCRACE.

Toto Cœlo, tota via aberras.

SGANARELLE.

Ie baise les mains à Monsieur le Docteur.

PANCRACE.

Seruiteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE.

Sçais-tu bien ce que tu as fait? vn Sillogisme *in balordo*.

SGANARELLE.

Ie vous...

PANCRACE.

La Majeure en est inepte, la Mineure impertinente, et la Conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Ie...

PANCRACE.

Ie créuerois plutost que d'auoüer ce que tu dis; et ie soûtiendray mon opinion jusqu'à la derniere goutte de mon Encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE.

Oüy, ie défendray cette Proposition, *pugnis et calcibus*, *unguibus et rostro.*

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on sçauoir ce qui vous met si fort en colere?

PANCRACE.

Vn sujet le plus juste du Monde.

SGANARELLE.

Et quoy encore?

PANCRACE.

Vn Ignorant m'a voulu soûtenir vne Proposition erronée; vne Proposition épouuantable, éfroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! Seigneur Sganarelle, tout est renuersé aujourd'huy; et le Monde

est tombé dans vne corruption generale. Vne licence épouuantable regne par tout; et les Magistrats, qui sont établis, pour maintenir l'ordre dans cet Etat, déuroient rougir de honte, en souffrant vn scandale aussi intolérable, que celuy dont ie veux parler.

SGANARELLE.

Quoy donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas vne chose horrible; vne chose qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'vn Chapeau!

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Ie soûtiens qu'il faut dire la Figure d'vn Chapeau, et non pas la Forme. D'autant qu'il y a cette diference entre la Forme, et la Figure; que la

Forme est la disposition exterieure des Corps qui sont animez; et la Figure, la disposition exterieure des Corps qui sont inanimez : et puis que le Chapeau est vn Corps inanimé, il faut dire la Figure d'vn Chapeau, et non pas la Forme. Oüy, Ignorant que vous estes, c'est comme il faut parler; et ce sont les termes exprés d'Aristote dans le Chapitre de la Qualité.

SGANARELLE.

Ie pensois que tout fust perdu. Seigneur Docteur, ne songez plus à tout cela. Ie...

PANCRACE.

Ie suis dans vne colere, que ie ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la Forme, et le Chapeau en paix; i'ay quelque chose à vous communiquer. Ie...

PANCRACE.

Impertinent fieffé.

SGANARELLE.

De grace, remettez vous. Ie...

PANCRACE.

Ignorant.

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu. Ie...

PANCRACE.

Me vouloir soûtenir vne Proposition de la sorte?

SGANARELLE.

Il a tort. Ie...

PANCRACE.

Vne Proposition condamnée par Aristote?

SGANARELLE.

Cela est vray. Ie...

PANCRACE.

En termes exprés?

SGANARELLE.

Vous auez raison. Oüy, vous

estes vn Sot, et vn Impudent, de vouloir disputer contre vn Docteur, qui sçait lire, et écrire. Voila qui est fait, ie vous prie de m'écouter. Ie viens vous consulter sur vne Affaire qui m'embarrasse. I'ay dessein de prendre vne Femme, pour me tenir compagnie dans mon Ménage. La Personne est belle, et bien faite : elle me plaist beaucoup, et est rauie de m'épouser. Son Pere me l'a accordée; mais ie crains vn peu ce que vous sçauez, la disgrace dont on ne plaint Personne; et ie voudrois bien vous prier, comme Philosophe, de me dire vostre sentiment. Eh! quel est vôtre auis là-dessus?

PANCRACE.

Plutost que d'accorder qu'il faille dire la Forme d'vn Chapeau, i'accorderois que *datur vacuum in re-*

rum natura, et que ie ne suis qu'une Beste.

SGANARELLE.

La peste soit de l'Homme. Eh! Monsieur le Docteur, écoutez vn peu les Gens. On vous parle vne heure durant; et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Ie vous demande pardon. Vne juste colere m'occupe l'Esprit.

SGANARELLE.

Eh! laissez tout cela; et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Ie veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle Langue voulez-vous vous seruir auec moy?

SGANARELLE.

De quelle Langue?

PANCRACE.

Oüy.

SGANARELLE.

Parbleu, de la Langue que j'ay dans la bouche; ie croy que ie n'iray pas emprunter celle de mon Voisin.

PANCRACE.

Ie vous dis de quel Idiome; de quel Langage.

SGANARELLE.

Ah! c'est vne autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Alleman?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hebreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Siriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, François.

PANCRACE.

Ah François!

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-cy est destinée pour les Langues scientifiques, et étrangeres; et l'autre est pour la maternelle.

SGANARELLE.

Il faut bien des ceremonies auec ces sortes de Gens-cy!

PANCRACE.

Que voulez-vous ?

SGANARELLE.

Vous consulter sur vne petite difficulté.

PANCRACE.

Sur vne difficulté de Philosophie, sans doute ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy. Ie....

PANCRACE.

Vous voulez peut-estre sçauoir, si la substance, et l'accident, sont termes sinonimes, ou équiuoques, à l'égard de l'Estre.

SGANARELLE.

Point du tout. Ie....

PANCRACE.

Si la Logique est vn Art, ou vne Science ?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Ie.....

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois operations de l'Esprit, ou la troisiéme seulement?

SGANARELLE.

Non. Ie....

PANCRACE.

S'il y a dix Cathegories, ou s'il n'y en a qu'vne?

SGANARELLE.

Point. Ie....

PANCRACE.

Si la Conclusion est de l'essence du Sillogisme?

SGANARELLE.

Nenny. Ie....

PANCRACE.

Si l'essence du Bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la conuenance?

SGANARELLE.

Non. Ie...

PANCRACE.

Si le Bien se réciproque auec la fin?

SGANARELLE.

Eh! non. Ie....

PANCRACE.

Si la Fin nous peut émouuoir par son Estre réel, ou par son Estre intentionel?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les Diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc vostre pensée: car ie ne puis pas la deuiner.

SGANARELLE.

Ie vous la veux expliquer aussi: mais il faut m'écouter.

SGANARELLE *en mesme temps que le Docteur*.

L'Affaire que i'ay à vous dire, c'est que i'ay enuie de me marier

auec vne Fille, qui est jeune, et belle. Ie l'aime fort, et l'ay demandée à son Pere : mais comme i'apréhende....

PANCRACE *en mesme temps que Sganarelle.*

La Parole a esté donnée à l'Homme, pour expliquer sa Pensée ; et tout ainsi que les Pensées sont les Portraits des Choses, de mesme nos Paroles sont-elles les Portraits de nos Pensées : mais ces Portraits diferent des autres Portraits, en ce que les autres Portraits sont distinguez par tout de leurs Originaux, et que la Parole enferme en soy son Original, puis qu'elle n'est autre chose que la Pensée, expliquée par vn Signe extérieur : d'où vient que ceux qui pensent bien, sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moy donc vostre Pensée par la Parole,

qui est le plus intelligible de tous les Signes.

SGANARELLE.

Il repousse le Docteur dans sa Maison, et tire la Porte pour l'empescher de sortir.

Au Diable les Sçauans, qui ne veulent point écouter les Gens. On me l'auoit bien dit, que son Maistre Aristote n'estoit rien qu'vn Bauard. Il faut que i'aille trouuer l'autre; il est plus posé, et plus raisonnable. Hola.





SCENE V.

MARPHVRIVS, SGANARELLE.

MARPHVRIVS.

QVe voulez-vous de moy, Seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE.

Seigneur Docteur, i'aurois besoin de vostre Conseil sur vne petite Affaire dont il s'agit; et ie suis venu icy pour cela. Ah ! voila qui va bien. Il écoute le monde, celuy-cy.

MARPHVRIVS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaist, cette façon de parler. Nostre Philosophie ordonne de ne point énoncer de Proposition déci-

sive; de parler de tout auec incertitude; de suspendre toûjours son jugement : et par cette raison vous ne deuez pas dire, ie suis venu; mais il me semble que ie suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble!

MARPHVRIVS.

Oüy.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me le semble, puis que cela est.

MARPHVRIVS.

Ce n'est pas vne consequence; et il peut vous sembler, sans que la chose soit veritable.

SGANARELLE.

Comment, il n'est pas vray que ie suis venu?

MARPHVRIVS.

Cela est incertain; et nous deuons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoy! ie ne suis pas icy; et vous ne me parlez pas?

MARPHVRIVS.

Il m'aparoist que vous estes là, et il me semble que ie vous parle: mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Eh! que Diable, vous vous moquez. Me voila, et vous voila bien nettement; et il n'y a point de me semble à tout cela. Laissons ces subtilitez ie vous prie; et parlons de mon Affaire. Ie viens vous dire que i'ay enuie de me marier.

MARPHVRIVS.

Ie n'en sçay rien.

SGANARELLE.

Ie vous le dy.

MARPHVRIVS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La Fille, que ie veux prendre, est fort jeune, et fort belle.

MARPHVRIVS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Feray-je bien, ou mal, de l'épouser ?

MARPHVRIVS.

L'un, ou l'autre.

SGANARELLE.

Ah ! ah ! voicy vne autre Musique. Ie vous demande, si ie feray bien d'épouser la Fille, dont ie vous parle.

MARPHVRIVS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Feray-ie mal ?

MARPHVRIVS.

Par-auanture.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moy, comme il faut.

MARPHVRIVS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

I'ay vne grande inclination pour la Fille.

MARPHVRIVS.

Cela peut estre.

SGANARELLE.

Le Pere me l'a accordée.

MARPHVRIVS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais en l'épousant, ie crains d'estre Cocu.

MARPHVRIVS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHVRIVS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, si vous estiez en ma place?

MARPHVRIVS.

Ie ne sçay.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHVRIVS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

I'enrage!

MARPHVRIVS.

Ie m'en laue les mains.

SGANARELLE.

Au Diable soit le vieux resueur.

MARPHVRIVS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE.

La peste du Bourreau. Ie te feray

changer de notte, chien de Philosophe enragé.

MARPHVRIVS.

Ah, ah, ah.

SGANARELLE.

Te voila payé de ton galimathias; et me voila content.

MARPHVRIVS.

Comment? quelle insolence! m'outrager de la sorte! auoir eu l'audace de battre vn Philosophe comme moy!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaist, cette maniere de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne deuez pas dire que ie vous ay battu; mais qu'il vous semble que ie vous ay battu.

MARPHVRIVS.

Ah! ie m'en vais faire ma plainte, au Commissaire du Quartier, des coups que i'ay receus.

SGANARELLE.

Ie m'en laue les mains.

MARPHVRIVS.

I'en ay les marques sur ma Personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHVRIVS.

C'est toy, qui m'as traité ainsy.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHVRIVS.

I'auray vn Decret contre toy.

SGANARELLE.

Ie n'en sçay rien.

MARPHVRIVS.

Et tu seras condamné en Iustice.

SGANARELLE.

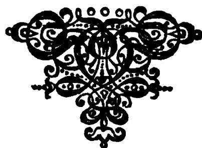
Il en sera ce qui pourra.

MARPHVRIVS.

Laisse-moy faire.

SGANARELLE.

Comment, on ne sçauroit tirer vne Parole positiue de ce chien d'Homme là! et l'on est aussi sçauant à la fin, qu'au commencement! Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon Mariage? Iamais homme ne fut plus embarrassé que ie suis. Ah! voicy des Egyptiennes. Il faut que ie me fasse dire par elles ma bonne Auanture.





SCENE VI.

DEVX EGYPTIENNES,
SGANARELLE.

LES EGYPTIENNES, *auec leurs Tambours de Basque, entrent en chantant, et dansant.*

SGANARELLE.

ELles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

1. EGYPTIENNE.

Oüy, mon bon Monsieur, nous voicy deux qui te la diront.

2. EGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, auec la Croix dedans;

et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voila toutes deux, auec ce que vous demandez.

1. EGYPTIENNE.

Tu as vne bonne physionomie, mon bon Monsieur, vne bonne physionomie.

2. EGYPTIENNE.

Oüy, bonne physionomie. Physionomie d'vn Homme qui sera vn jour quelque chose.

1. EGYPTIENNE.

Tu seras marié auant qu'il soit peu, mon bon Monsieur; tu seras marié auant qu'il soit peu.

2. EGYPTIENNE.

Tu épouseras vne Femme gentille; vne Femme gentille.

1. EGYPTIENNE.

Oüy, vne Femme qui sera chérie, et aimée de tout le Monde.

2. EGYPTIENNE.

Vne Femme qui te fera beaucoup d'Amis, mon bon Monsieur; qui te fera beaucoup d'Amis.

1. EGYPTIENNE.

Vne Femme qui fera venir l'abondance chez toy.

2. EGYPTIENNE.

Vne Femme qui te donnera vne grande réputation.

1. EGYPTIENNE.

Tu seras consideré par elle, mon bon Monsieur; tu seras consideré par elle.

SGANARELLE.

Voila qui est bien : mais, dites-moy vn peu, suis-je menacé d'estre Cocu?

2. EGYPTIENNE.

Cocu !

SGANARELLE.

Oüy.

1. EGYPTIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oüy, si ie suis menacé d'estre Cocu ?

Toutes deux chantent et dansent.

La, la, la, la....

SGANARELLE.

Que Diable, ce n'est pas là me répondre. Venez-çà. Ie vous demande à toutes deux, si ie seray Cocu ?

2. EGYPTIENNE.

Cocu, vous ?

SGANARELLE.

Oüy, si ie seray Cocu ?

1. EGYPTIENNE.

Vous, Cocu ?

SGANARELLE.

Oüy, si ie le seray, ou non?

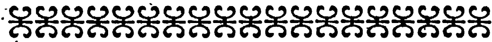
Toutes deux chantent, et dansent.

La, la, la, la....

SGANARELLE.

Peste soit des Carognes, qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que ie sçache la destinée de mon Mariage: et pour cela, ie veux aller trouuer ce grand Magicien, dont tout le Monde parle tant, et qui par son art admirable fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foy, ie croy que ie n'ay que faire d'aller au Magicien, et voicy qui me montre tout ce que ie puis demander.





SCENE VII.

DORIMENE, LYCASTE, SGANARELLE.

LYCASTE.

QVoy, belle Dorimene, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos Nopces se feront dés ce soir?

DORIMENE.

Dés ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouuez, Cruelle que vous estes, oublier de la sorte l'amour que i'ay pour vous; et les obligeantes paroles que vous m'auiez données ?

DORIMENE.

Moy, point du tout. Ie vous considere toûjours de mesme ; et ce Mariage ne doit point vous inquiéter. C'est vn Homme que ie n'épouse point par amour; et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Ie n'ay point de bien. Vous n'en auez point aussi ; et vous sçauez que sans cela on passe mal le temps au Monde ; et qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en auoir. I'ai embrassé cette occasion-cy de me mettre à mon aise; et ie l'ay fait sur l'esperance de me voir bien-tost déliurée du Barbon, que ie prens. C'est vn Homme

qui mourra auant qu'il soit peu; et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Ie vous le garantis défunt dans le temps que ie dis; et ie n'auray pas longuement à demander pour moy au Ciel, l'heureux état de Veuue. Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sçauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là Monsieur....

DORIMENE.

Oüy, c'est Monsieur, qui me prend pour Femme.

LYCASTE.

Agréez, Monsieur, que ie vous félicite de vostre Mariage, et vous presente en mesme temps mes treshumbles seruices. Ie vous assure que vous épousez là vne tres-honneste Personne. Et vous, Mademoiselle, ie me réjoüis auec vous aussi

de l'heureux choix que vous auez fait. Vous ne pouuiez pas mieux trouuer; et Monsieur a toute la mine d'estre vn fort bon Mary. Oüy, Monsieur, ie veux faire amitié auec vous; et lier ensemble vn petit commerce de visites et de diuertissemens.

DORIMENE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse; et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SGANARELLE.

Me voila tout à fait dégoûté de mon Mariage; et ie croy que ie ne feray pas mal de m'aller dégager de ma Parole. Il m'en a coûté quelque argent: mais il vaut mieux encor perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroite-

ment de nous débarrasser de cette Affaire. Hola.



SCENE VIII.

ALCANTOR,
SGANARELLE.

ALCANTOR.

AH! mon Gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, vostre Seruiteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le Mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moy.

ALCANTOR.

Ie vous promets que i'en ay autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Ie viens icy pour autre sujet.

ALCANTOR.

I'ay donné ordre à toutes les choses necessaires pour cette Feste.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les Violons sont retenus; le Festin est commandé; et ma Fille est parée, pour vous receuoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'ameine.

ALCANTOR.

Enfin vous allez estre satisfait; et rien ne peut retarder vostre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu, c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc, mon Gendre.

SGANARELLE.

I'ay vn petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cerémonie : entrez viste, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Ie vous veux parler auparauant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oüy.

ALCANTOR.

Et quoy?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, i'ay demandé vostre Fille en mariage, il est vray; et vous me l'auez accordée : mais ie

me trouue vn peu auancé en âge pour elle; et ie considere, que ie ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moy. Ma Fille vous trouue bien, comme vous estes; et ie suis seur qu'elle viura fort contente auec vous.

SGANARELLE.

Point; i'ay par fois des bizarreries épouuantables; et elle auroit trop à souffrir de ma mauuaise humeur.

ALCANTOR.

Ma Fille a de la complaisance; et vous verrez qu'elle s'accommodera entierement à vous.

SGANARELLE.

I'ay quelques infirmitez sur mon Corps, qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Vne honneste

Femme ne se dégoûte iamais de son Mary.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise, ie ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? I'aimerois mieux mourir, que d'auoir manqué à ma Parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu, ie vous en dispense, et ie...

ALCANTOR.

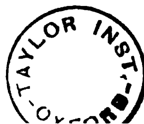
Point du tout. Ie vous l'ay promise; et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE.

Que Diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous, i'ay une estime, et vne amitié pour vous, toute particu-



liere; et ie refuserois ma Fille à vn Prince, pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, ie vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais ie vous declare que ie ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy.

ALCANTOR.

Et la raison?

SGANARELLE.

La raison; c'est que ie ne me sens point propre pour le Mariage; et que ie veux imiter mon Pere, et tous ceux de ma Race, qui ne se sont iamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez, les volontez sont libres; et ie suis Homme à ne contraindre

iamais Personne. Vous vous estes engagé auec moy, pour épouser ma Fille; et tout est preparé pour cela. Mais puis que vous voulez retirer vostre Parole, ie vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientost de mes nouuelles.

SGANARELLE.

Encor est-il plus raisonnable que ie ne pensois; et ie croyois auoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foy, quand i'y songe, i'ay fait fort sagement, de me tirer de cette Affaire; et i'allois faire vn pas, dont ie me serois peut-estre long-temps repenty. Mais voicy le Fils qui me vient rendre réponse.





SCENE IX.

ALCIDAS,
SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant toûiours d'vn ton doucereux.*

MOnsieur, ie suis vôtre Seruiteur tres-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, ie suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.

Mon Pere m'a dit, Monsieur, que vous vous estiez venu dégager de la Parole que vous auiez donnée.

SGANARELLE.

Oüy, Monsieur, c'est auec regret : mais...

ALCIDAS.

Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

I'en suis fâché, ie vous assure; et ie souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je.

Luy presentant deux Epées.

Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux Epées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux Epées?

ALCIDAS.

Oüy, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

A quoy bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma Sœur, apres la Parole donnée; ie croy que vous ne trouue-

rez pas mauuais le petit Compliment, que ie viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres Gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous : mais nous sommes Personnes à traiter les choses dans la douceur; et ie viens vous dire ciuilement, qu'il faut, si vous le trouuez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voila vn Compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, choisissez, ie vous prie.

SGANARELLE.

Ie suis vostre Valet : ie n'ay point de gorge à me couper. La vilaine façon de parler que voila!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Eh! Monsieur, rengaînez ce Compliment, ie vous prie.

ALCIDAS.

Dépeschons viste, Monsieur. I'ay vne petite Affaire, qui m'attend.

SGANARELLE.

Ie ne veux point de cela, vous dyje.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenny, ma foy.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS.

Au moins, Monsieur, vous n'auez

pas lieu de vous plaindre; et vous voyez que ie fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de Parole : Ie me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre : ie vous donne des coups de Baston, tout cela est dans les formes; et vous estes trop honneste Homme, pour ne pas approuuer mon procedé.

SGANARELLE.

Quel Diable d'Homme est-ce cy!

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille!

SGANARELLE.

Encor.

ALCIDAS.

Monsieur, ie ne contrains Personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma Sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, ie ne puis faire ny l'vn, ny l'autre, ie vous assure.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Auec vostre permission donc....

SGANARELLE.

Ah, ah, ah, ah.

ALCIDAS.

Monsieur, i'ay tous les regrets du monde d'estre obligé d'en vser ainsi auec vous; mais ie ne cesseray point, s'il vous plaist, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma Sœur.

SGANARELLE.

Hébien, i'épouseray, i'épouseray...

ALCIDAS.

Ah! Monsieur, ie suis rauy que vous vous mettiez à la raison; etque

les choses se passent doucement : car enfin vous estes l'Homme du Monde, que i'estime le plus, ie vous jure ; et i'aurois esté au desespoir, que vous m'eussiez contraint à vous mal-traiter. Ie vais appeller mon Pere, pour luy dire que tout est d'accord.



SCENE X.

ALCANTOR, ALCIDAS, SGANARELLE.

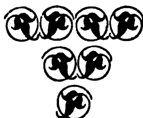
ALCIDAS.

MOn Pere, voila Monsieur, qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace ; et vous pouuez luy donner ma Sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voila sa main : vous n'auez qu'à donner la vostre. Loüé soit le Ciel ! m'en voila déchargé; et c'est vous desormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjoüir, et celebrer cet heureux mariage.

FIN.



MOLIÈRE

—

LE MARIAGE FORCÉ

(173)

c/z



